

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.

**SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :**  
**Gaston CALMETTE**

**TÉLÉPHONE :** 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration

**ANNONCES ET RÉCLAMES**  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESANT**  
 Fondateur

**RÉDACTION**  
**ADMINISTRATION — PUBLICITÉ**  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

**ABONNEMENT**

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	37	75
Union Postale.	21	50	85

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## UN DOCUMENT

### L'ARRESTATION

DU

## CAPITAINE DREYFUS

racontée par lui-même

Les notes secrètes que nous publions aujourd'hui ont été écrites, au jour le jour, par Dreyfus pendant sa détention à la prison du Cherche-Midi en 1894.

Elles ont servi à sa défense devant le Conseil de guerre et les originaux en ont été annexés, par les soins de la défense, à son dossier.

Ces notes manuscrites sont d'autant plus intéressantes à mettre sous les yeux de nos lecteurs que le Figaro a déjà révélé sur ce sujet les dépositions du commandant du Paty de Clam, le rapport du commandant d'Ormescheville et toutes les autres pièces.

Il suffit, par conséquent, de comparer et de rapprocher ces divers témoignages pour porter un jugement personnel sur l'affaire elle-même.

### NOTES

écrites en novembre et décembre 1894

Le samedi 13 octobre, je reçus une lettre m'invitant à me trouver le lundi 15 octobre, à neuf heures du matin, au ministère, pour l'inspection générale.

J'arrivai le lundi au ministère. On m'introduisit dans le cabinet du chef d'état-major général. Là, je vis le commandant du Paty de Clam et d'autres personnes en civil que je ne connaissais pas. On me dit de m'asseoir à une table, le commandant du Paty se met à côté de moi, me regardant avec des yeux furibonds.

Je commence déjà à ne rien comprendre. Puis le commandant m'invite à écrire une lettre sous sa dictée; je comprends de moins en moins.

Tout d'un coup, il me dit :  
 — Votre main tremble.  
 — Moi, dis-je, pas du tout, j'ai froid aux doigts.

Je continue à écrire de plus en plus ébahi.

À peine ai-je fini, qu'il se lève, s'élance sur moi, et d'une voix tonitruante :  
 — Au nom de la loi, je vous arrête. Vous êtes accusé du crime de haute trahison.

Mon sang se porte violemment au cerveau. En même temps, deux individus en civil s'élancent sur moi et me fouillent. Je devenais fou, j'étais hagard.

On n'arrête pas un officier comme cela, m'écriai-je. Mettez-moi au moins le nez dans l'infamie que vous prétendez que j'ai commise. Je suis innocent, je suis victime d'une machination infernale.

Les preuves sont accablantes, me répondit-on. Le Président de la République, le Conseil des ministres sont prévenus de votre arrestation.

Ce fut la fin pour ma raison ; on m'interrogea, je ne sais plus ce que je répondis.

Puis on m'emmena en prison, conduit par le commandant Henry et un agent de la Sûreté.

Je divaguais complètement, je ne me rappelais rien, sinon que j'étais accusé de haute trahison. La mort m'eût été préférable, si je n'avais eu mon honneur à sauver.

En prison, on me mit au secret, au régime des prisonniers, en tête-à-tête avec mon cerveau.

Dans les dix-sept jours qui suivirent, je subis plusieurs interrogatoires, dans ma chambre, à la prison, par l'officier de police judiciaire. Il venait vers le soir, avec son greffier, la haine dans les yeux, l'injure sur les lèvres, quand mon cerveau torturé n'en pouvait plus. Ah ! tout ce que j'ai entendu dans ces jours tristes et sombres ! Mon cœur tressaillait encore. Je ne savais pas la moitié du temps ce que je répondais ; on me disait toujours :  
 — Vous êtes perdu, il n'y a que la Providence pour vous tirer de là.

Mais, dans mon cerveau brûlé par la fièvre, j'inventais roman sur roman pour expliquer une énigme que je ne pouvais pas déchiffrer, pauvre naïf que j'étais. — Je demandais toujours quelles étaient les preuves de l'accusation, mais on refusait de me les montrer.

Est-ce qu'à un criminel on ne commence pas par montrer l'instrument de son crime, pour lui demander s'il le reconnaît ? L'instrument de mon soi-disant crime, c'était une lettre ; pourquoi ne me l'a-t-on pas montrée ?

L'officier de police judiciaire et son greffier me firent dire tout ce qu'ils voulaient ; je n'avais plus conscience de moi-même. Je ne croyais pas non plus qu'il fallait me défendre contre une accusation pareille (1).

Un soir, comme je demandais qu'on me dit enfin de quoi il s'agissait, le greffier me répondit :  
 — Supposez qu'on trouve votre montre dans une poche où elle n'aurait pas dû être...

L'officier de police judiciaire acquiesça du geste.

Alors je compris que des documents à moi avaient été volés.

Aussitôt voilà mon imagination en

(1) On connaît ces interrogatoires. M. du Paty de Clam m'a signalé lui-même qu'une longue protestation d'innocence.

campagne ; je me rappelai une longue correspondance que j'avais eue, pendant mon séjour au 2<sup>e</sup> bureau, avec le capitaine Hadamard au sujet de la préparation à l'Ecole de guerre. « En même temps, me dis-je, on aura volé d'autres documents au 2<sup>e</sup> bureau. » Je me souvins d'une armoire qui ne fermait que par une clef et qui me possédait pas de cadenas à secret. Sur ces données, je bâtis un nouveau roman.

Je croyais être sur la piste, ce n'était pas encore cela.

Je devenais fou d'indignation et de douleur.

Un jour, comme je lui disais :  
 — Comment pouvez-vous croire que moi, Alsacien auquel les Allemands refusent tous les passeports, je puisse être un traître !

C'était pour mieux cacher votre jeu, me répondit-il.

Un autre soir, l'officier de police judiciaire me dit :

— On est sur la trace de vos complices, des arrestations sont imminentes ; suivant les cas, vous passerez devant la juridiction civile ou militaire.

Je devenais littéralement fou ; je me voyais enfermé dans une trame inextricable.

Un autre soir encore, l'officier de police judiciaire me dit :

— Votre arrestation est secrète, et cependant elle est connue dans toutes les officines allemandes ; elles tremblent, elles vous brûlent.

La nuit qui suivit fut la plus épouvantable de toutes. Je faillis me suicider, j'eus des heures d'égaré. Au milieu de la nuit, dans un moment de fièvre, je pris mes draps et je me préparai à me pendre aux barreaux de la fenêtre. Mais ma conscience veillait ; elle me dit : « Si tu meurs, tout le monde te croira coupable ; il faut que tu viives, qu'il t'arrive, pour crier au monde que tu es innocent. »

Jamais homme au monde ne souffrit comme moi.

### Autre note

Mon cerveau se refuse parfois à comprendre une arrestation aussi arbitraire. Comment ! on peut ainsi arrêter un homme, perdre son honneur, déshonorer son nom et sa famille, le rendre fou, simplement parce qu'un expert déclare que son écriture est semblable à celle d'une lettre infâme ; alors que cet homme a un passé irréprochable, une situation de fortune intacte ! Personne ne l'a vu, personne ne l'a pris sur le fait. On l'arrête cependant et on lui jette à la figure, pour lui faire perdre complètement la raison : Des charges accablantes pèsent sur vous !

Pendant toute la durée de l'instruction de l'officier de police judiciaire, on lui dit : Vous êtes perdu, rien ne peut vous sauver.

Enfin, après avoir gardé cet officier au secret pendant deux mois, après avoir tout fouillé, tout scruté, après avoir fait toutes les recherches, les charges accablantes disparaissent, et hier, quand le commissaire du gouvernement m'apprit que je passerais en Conseil de guerre, il me dit :

— Les présomptions sont suffisamment établies pour votre mise en jugement.

Ainsi, les charges accablantes du premier jour, le « Tout est perdu » des jours suivants ne devenaient plus, au bout de deux mois, que des présomptions !

Eh bien ! je le déclare ici hautement : On a commis vis-à-vis de moi une infamie monstrueuse, une lâcheté sans nom. Je n'ai pas eu affaire à des instructeurs, j'ai eu affaire à des bourreaux !

## Échos

### La Température

Le baromètre se relève sur les îles Britanniques et les faibles pressions du centre de l'Europe se propagent vers l'Est et le Sud-Est. Les pluies ont continué dans le centre du continent, et, en France, on a recueilli 8 mm d'eau à Limoges, 4 à Bordeaux, Besançon et 2 à Paris. Un temps nuageux et frais reste probable.

Hier, à Paris, assez belle journée, mais fraîche. Le thermomètre indiquait 11° le matin à huit heures, 12° à midi, 17° à quatre heures. Le baromètre, à 761 mm le matin, se tenait le soir, vers onze heures, à 763 mm.

### Les Courses

A 2 heures, Courses à Colombes. — Gagnants de Robert Milton :  
 Prix Camouflet : Romulus.  
 Prix Jactance : La Crau.  
 Prix Châlons : Courage-to-the-Last.  
 Prix d'Essai : Petit.  
 Prix Torraz : Estragon.

### HONNEUR A GALLIENI

Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus séduisant chez le général Gallieni que Paris a reçu hier, c'est qu'il n'est pas seulement un grand soldat, avec toutes les qualités de courage et d'abnégation que comporte ce noble titre, c'est qu'il est aussi un grand intellectuel avec les dons si rares qui font de leurs possesseurs un présent providentiel pour une nation.

Depuis le 6 de ce mois, je savoure presque tous les matins son « Rapport d'ensemble » sur la situation générale de Madagascar, que le Journal officiel donne par fragments. Il est difficile de trouver un travail plus magistral et plus intéressant, et il est impossible de ne pas être pénétré d'une admiration profonde pour ce génie — le mot n'est pas trop fort — composé de modération, de prudence et de bon sens. C'est le monument définitif sur Madagascar ; c'est la charte de la Grande Ile, et c'est l'honneur de l'homme

qui l'a conçu et du peuple qui a envoyé cet homme.

Gallieni n'appartient pas à la race des conquérants qui laissent derrière eux un sillon de sang, de cendres et de larmes, et son « Credo » en matière de colonisation peut se résumer ainsi : Ménager le pays qui doit recevoir nos entreprises et les habitants qui doivent être nos collaborateurs. Quand la rébellion a obligé d'agir contre un village, une fois la soumission obtenue, le devoir de l'officier qui l'a détruit est de le reconstruire, d'y installer un marché, une école. Le conquérant doit étudier les races pour ne pas imposer aux vaincus des groupements contre nature, et se pénétrer du principe de la décentralisation qui rapproche l'administration de l'administré.

C'est en appliquant ces principes que Gallieni a pacifié Madagascar et qu'il en a commencé la fortune, dont il assurera par lui-même, il faut l'espérer, le développement. Je voudrais avoir l'espace et le temps nécessaires pour suivre les détails de son œuvre, et le montrer, par exemple, transformant nos sous-officiers et nos soldats en instituteurs, chargés d'enseigner le français aux petits Malgaches. Car, là-bas, on n'est pas comme en Algérie, en face de populations réfractaires ; on peut profiter de la plasticité de la race jaune qui ne demande qu'à s'assimiler une civilisation supérieure.

En lisant le « Rapport d'ensemble » de Gallieni, on est tenté de regretter de ne pouvoir se débarrasser de quelques lustrures, pour s'en aller dans l'immense gîte des bienfaits d'un gouvernement rationnel.

Il ne s'agit plus maintenant que de mettre à la disposition de cet homme remarquable les capitaux qui doivent féconder son œuvre. C'est la tâche du gouvernement ; c'est aussi celle des particuliers intelligents, s'il en reste. — J. CORNÉLY.

### A Travers Paris

On se répétait hier, dans les milieux politiques, un court et amusant dialogue qui venait d'avoir lieu entre M. Lebret, ministre de la justice, et l'un des membres les plus « considérables » du groupe de la Défense nationale.

Ce dernier, tout effaré, avait abordé le garde des sceaux dans les couloirs de la Chambre et, d'une voix étranglée par l'émotion :

— Qu'est-ce que j'entends dire, monsieur le ministre ? avait-il demandé. Il paraît que la Cour de cassation serait disposée à voter la révision ?

— Je l'ai entendu dire aussi, répondit le ministre avec calme.

Le député, sur ces mots, levant les bras au ciel :

— C'est inouï, et j'avoue que c'est là une pensée à laquelle je ne m'étais pas fait...

Alors le ministre, de plus en plus calme :

— Eh bien, vous avez huit jours devant vous pour vous y faire !...

On a distribué hier à la Chambre une proposition de loi de M. Jules Roche qui intéresse vivement le commerce français en même temps que l'armée.

Elle a, en effet, pour double objet d'augmenter le nombre des recrues et de favoriser les intérêts de nos industries nationales, en autorisant les jeunes Français établis en Europe à ne faire qu'un an de service militaire, comme ceux qui sont établis hors d'Europe.

Actuellement, ces derniers ne passent qu'un an sous les drapeaux, tandis que ceux qui sont domiciliés en Russie, en Allemagne, en Norvège, en Suisse, en Europe enfin, doivent rester trois ans au service. Le résultat de cette différence de traitement, c'est qu'un très grand nombre de ces jeunes Français sont moralement forcés, quand ils arrivent à vingt ans, de renoncer à leur nationalité, ne pouvant quitter leurs affaires pendant trois ans sans perdre complètement leur position et leur avenir.

La modification demandée par M. Jules Roche et par M. Lannes de Montebello, appuyée en même temps par les déclarations fortement motivées de toutes les Chambres de commerce françaises à l'étranger (notamment celles de Milan, Genève, Rome, Madrid, Bruxelles, Londres, Constantinople, etc.), mettrait fin à cette situation. Elle conserverait chaque année plusieurs milliers de citoyens à la France et procurerait à l'armée un pareil nombre de recrues qui lui font défaut.

Il faut espérer que la Commission de l'armée, qui avait adopté sous la précédente législature la proposition de M. Jules Roche, l'adopte de nouveau et la fera adopter par la Chambre.

Un sermon auquel tout Paris voudrait pouvoir assister :

Mgr Ireland prononcera dimanche, à trois heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, un discours sur « l'œuvre sociale ».

Une innovation sera apportée cette année à la Fête des fleurs par le Conseil d'administration de la Caisse des Victimes du devoir. Elle consistera dans la distribution de récompenses aux voitures les mieux décorées.

Ces récompenses ne seront pas banales. De même que le Comité avait sollicité de Détaillé le dessin de son diplôme pour les actes de dévouement accomplis, de même il a demandé à un autre maître artiste, à Roty, de graver pour la Fête des fleurs une médaille spéciale. L'éminent graveur a bien voulu se charger gracieusement de ce travail, et il vient d'envoyer au Comité la première épreuve de sa médaille, qui est un véritable chef-d'œuvre de grâce et de finesse.

Nous pouvons donc, dès maintenant, annoncer que des médailles d'or seront réservées, comme premiers prix, aux sept voitures les plus élégamment fleuries et que, d'autre part, trente bannières seront, en outre, décernées aux autres voitures dont la décoration aura été particulièrement remarquée.

\*\*\*

M. le baron Adolphe de Rothschild nous envoie 550 francs pour la Fête des fleurs.

Nous nous empressons de faire parvenir cette généreuse souscription au Comité des Victimes du devoir.

L'exécution du monument qui doit être exécuté à Plombières à la mémoire du paysagiste Louis Français a été confiée à M. Peynot.

C'est à la suite d'un concours, où l'envoi de M. Peynot a emporté tous les suffrages, que la commande lui a été faite sur une jolie maquette composée d'un groupe que surmonte le buste de Français.

Autour d'une stèle, au sommet de laquelle se trouve Louis Français, représenté à mi-corps, la palette et le pinceau à la main, le regard fixé sur le paysage qui se déroule devant lui, la muse de la peinture, drapée de longs voiles, présente des lauriers, des palmes et des fleurs, et une vierge, figurant la Nature, naivement gracieuse dans sa nudité, joue des pipeaux et semble vivre quelque bucolique virgilienne.

Le monument, très décoratif sans emphase, forme ainsi un ensemble charmant : il est bien l'hommage qui convenait à la mémoire de Louis Français.

C'est aujourd'hui que s'ouvre, à la Galerie Georges Petit, l'exposition, si attendue par le monde de l'art, de la collection de tableaux anciens, d'objets d'art et d'ameublement dépendant de la succession du duc de Talleyrand-Valençay et Sagan, et provenant du château de Valençay.

Nous avons dit combien, depuis un mois, on se précipite, dans tous les milieux où le culte du passé et le culte de l'art comptent des piétons fidèles, de ces œuvres de haut goût auxquelles se rattachent tant de souvenirs. Les portraits qui y figurent n'y sont pas entrés, en effet, par le caprice heureux d'enchères somptueuses ; ils parlent d'hommes qui sont des hommes d'histoire ; aussi seront-ils admirés avec un respect qu'il sera curieux de retenir.

Quant aux objets d'art, bronzes, marbres, meubles, tapisseries et tapis, il n'en est pas qui ne soient précieux par leur origine, et là encore, autour de chaque pièce d'un art affiné, d'un style pur, d'une caractéristique déterminée, les souvenirs viennent voltiger en foule.

Ce sont les grandes étapes de tout un siècle qui sont évoquées au long de cette collection ; et l'on peut prévoir, sans être prophète, que les enchères seront chaudes, du lundi 29 mai au jeudi 1<sup>er</sup> juin, autour de ces œuvres qui participent justement de la célébrité de leurs propriétaires successifs.

Une innovation en librairie. Le roman de J.-H. Rosny, la Faune, en vente depuis ce matin, n'a paru ni dans une revue ni dans un journal. Les éditions de la Revue blanche ont tenu à offrir ainsi au public une « nouveauté » véritable. De plus, cette fois, J.-H. Rosny aborde, en pleine maîtrise, dans un roman tout de passion, le monde captivant du théâtre et de ses coulisses.

Le dîner que le ministre des colonies offrira hier soir au général Gallieni n'était autre que le dîner ministériel hebdomadaire du vendredi, un peu étendu pour la circonstance.

C'était à M. Delcassé que revenait le tour d'invitation hier soir ; mais M. Guillaumin a prié son collègue des affaires étrangères de lui céder son tour, afin de pouvoir inviter le général Gallieni et ses officiers.

Le ministre des colonies avait également invité les présidents des Chambres, mais M. Paul Deschanel, retenu par un engagement antérieur, a dû s'excuser.

C'est la seconde fois seulement, depuis près de trois ans qu'existe cette coutume des dîners ministériels hebdomadaires, que des personnes étrangères au ministère ont été invitées à ces dîners.

Le premier cas s'est présenté il y a juste huit jours. C'était le ministre de la justice qui recevait ses collègues. Pour la circonstance, M. Lebret avait prié M. de Freycinet de se joindre à ses anciens collègues du cabinet, en souvenir de leur collaboration de plus de six mois. M. de Freycinet s'était rendu à cette gracieuse invitation et se retrouvait pour une soirée membre du cabinet Dupuy.

L'exposition canine qui vient de se tenir à Paris, aux Tuileries, a de nouveau attiré l'attention sur la grande difficulté que présente la désinfection des chenils. On se contente souvent d'une désinfection superficielle qui consiste à masquer les mauvaises odeurs par une odeur plus forte, mais il y a loin de là à une désinfection sérieuse enlevant à la fois toute odeur nauséabonde et tout germe maléfaisant, telle enfin qu'elle peut être obtenue par l'emploi de l'antiseptique inodore, le Lauréol.

### Hors Paris

Ce n'est ni à Berlin, ni à Vienne, comme on l'a annoncé, que sera célébré le mariage du prince héritier Danilo de Monténégro et de la duchesse Jutta de Mecklembourg-Strelitz, mais à Cettigné.

La cérémonie est fixée au 30 juin.

Outre les parents et les deux frères de la fiancée, le prince et la princesse Fré-

déric d'Anhalt, le grand-duc et la grande-duchesse Vladimir de Russie, le grand-duc et la grande-duchesse Pierre de Russie, le duc et la duchesse de Leuchtenberg, le prince et la princesse de Naples, le prince et la princesse de Battenberg assisteront à la cérémonie, qui sera l'occasion de grandes fêtes populaires dans la Montagne noire.

### Nouvelles à la Main

A la correctionnelle.  
 Le président au prévenu :  
 — Il est avéré que vous avez commis de nombreux abus de confiance ; il y a en outre dans votre existence un côté mystérieux qui échappe à toutes les investigations...  
 Après un silence, d'un ton sévère et factuel à la fois :  
 — Vous êtes à la fois le rebut et le rébus de la société !

Un passant s'est arrêté, vivement intéressé, devant un magasin où des ouvriers fabriquent ou sculptent des pipes. Passent deux gendarmes.  
 — Dérange pas monsieur, dit l'un ; tu vois bien qu'il est en train de poser !  
 Le Masque de Fer.

### LA DERNIÈRE ÉTAPE

DE

## L'AFFAIRE DREYFUS

DEUXIÈME PARTIE

### LA REVISION

VII

Entrée en scène de M. Scheurer-Kestner. — Sauvetage d'Estherazy par l'état-major (16 octobre au 15 novembre 1897). — Dénonciation de Mathieu Dreyfus.

Le général Gonse a passé à Henry la direction du 2<sup>e</sup> bureau.

Picquart est en Tunisie. Le silence s'est fait dans les premières révélations de la brochure de Bernard Lazare. Le climat de la Guyane finira bien par avoir raison du capitaine Dreyfus. Estherazy semble définitivement sauvé.

Mais la quêtude d'Henry et de ses complices ne sera pas longue. Ils ne vont pas tarder à se trouver aux prises avec des difficultés bien autrement considérables que celles qu'ils ont déjà surmontées.

Tout à coup, comme dans une tragédie, apparaît un nouveau personnage : M. Scheurer-Kestner, vieux républicain, dernier représentant de l'Alsace au Parlement français, vice-président du Sénat, reprend et incarne l'œuvre que le colonel Picquart avait dû provisoirement abandonner.

Pour éviter des redites et pour présenter, dans toute leur clarté, aux yeux de nos lecteurs, les nouvelles manœuvres des protecteurs d'Estherazy, nous allons suivre chronologiquement les événements depuis le jour où M. Scheurer-Kestner a acquis la certitude de l'innocence de Dreyfus.

13 juillet. — M. Scheurer-Kestner se rencontre avec M. Leblois qui le confirme dans ses soupçons au sujet de l'innocence du capitaine Dreyfus et lui indique, mais sans vouloir, ni d'ailleurs même pouvoir lui en dire plus, le commandant Estherazy comme étant l'auteur du bordereau.

14 juillet. — En se rendant à la revue avec le bureau du Sénat, M. Scheurer-Kestner fait part à ses collègues de la découverte qu'il a faite et de son intention de poursuivre et de compléter ses recherches pendant les vacances.

2 septembre. — Le colonel Bertin-Mourrot sollicite une conversation de M. Scheurer-Kestner qui lui avait fait part, dès le mois de juin, de ses premiers doutes. Le colonel Bertin dit à M. Scheurer qu'il a avisé le général Billot.

12 septembre. — M. Scheurer-Kestner dit au colonel Bertin que son doute est devenu une certitude : Dreyfus est innocent.

Le colonel Bertin répond qu'il va partir pour les manœuvres, où il verra le ministre de la guerre ; à son retour, il aura sans doute une communication à faire à M. Scheurer-Kestner de la part du général Billot.

20 septembre. — Le colonel Bertin, à son retour des manœuvres, télégraphie à M. Scheurer-Kestner ; il a mission de le voir ; il lui demande un nouvel entretien.

16 octobre. — Le 16 octobre, toujours dans les environs de Belfort, au petit pavillon de Bellevue, M. Scheurer-Kestner déclare au colonel Bertin qu'il est résolu à entreprendre la campagne de révision. Le colonel Bertin, de la part du général Billot, lui demande de n'en rien faire sans avoir vu le ministre de la guerre. M. Scheurer-Kestner le lui promet d'autant plus volontiers que c'était dans ses intentions.

Les projets de M. Scheurer-Kestner se sont ébruités au ministère et l'état-major est dans un véritable affolement.

18 octobre. — Une lettre anonyme, signée P. D. C., dénonçant le complot tramé contre Estherazy, arrive au ministère de la guerre.

19 octobre. — Henry, du Paty, Lauth et le général Gonse tiennent conseil dans le cabinet de ce dernier, et arrêtent un plan de campagne.

Le colonel du Paty raconte que le général Gonse l'envoya chercher à son bureau pour lui montrer la lettre anonyme signée P. D. C., qu'il venait de recevoir.

Le général Gonse, Henry, du Paty et Lauth se concertent. On décide d'avertir Estherazy. Du Paty émet l'avis de faire venir ce dernier, mais Henry et autres préfèrent recourir à la voie anonyme. Deux projets de lettres sont arrêtés. Un premier projet, très bref, rédigé par le colonel Henry, n'est pas adopté, mais on tombe d'accord sur une copie presque textuelle de la lettre P. D. C., et du Paty est désigné pour l'écrire. Comme on ne connaît pas l'adresse d'Estherazy à la campagne, Henry charge Gribelin de la demander à l'agent Desvernine.

Le général Billot, mis au courant par le général Gonse, défendit absolument d'envoyer la lettre, et, malgré quelques objections du lieutenant-colonel du Paty, l'avis ne fut pas adressé, ce jour-là, à Estherazy.

En revanche, le général Gonse invite le général Leclerc à envoyer le colonel Picquart à l'extrême frontière tunisienne, et le général de Boisdreffe donne l'ordre à ce même général « de faire continuer la mission du colonel Picquart sans interruption ».

20 octobre. — Le général Gonse, qui raconte avoir tout à coup retrouvé, dans ses papiers, la lettre qu'il avait adressée, au lendemain de la dégradation, au général de Boisdreffe, fait appeler le capitaine Lebrun-Renaud et lui demande « quelles avaient été les paroles dites par Dreyfus le jour de la dégradation ».

Estherazy reçoit, au château de Dammarville, la lettre anonyme signée « Espérance », lui dénonçant, dit-il, « le complot qui se tramait contre lui », et le pressant de prendre des mesures pour sa défense.

Estherazy part immédiatement pour Paris.

21 octobre. — Le colonel du Paty et Henry qui connaissent la présence d'Estherazy à Paris, se réunissent et se concertent dans le bureau d'Henry. Puis ce dernier fait appeler Gribelin et lui remet une lettre pour Estherazy, lettre qu'il doit porter au Cercle militaire d'abord, et ensuite, si Estherazy ne s'y trouve pas, au domicile de Mlle Pays, rue de Douai, 40.

Estherazy n'étant pas au Cercle militaire, Gribelin rentre sans lui remettre la lettre, « parce qu'il lui répugnait d'aller chez la fille Pays ».

Henry demande à l'agent Decrion de détourner tout ou partie de la correspondance adressée au colonel Picquart, par la complicité du facteur chargé de remettre cette correspondance. (Le facteur n'ayant point consenti, l'opération ne put aboutir.)

22 octobre. — Mlle Pays demande à M. Autant, son propriétaire, de passer d'urgence à son nom le bail fait au commandant Estherazy, en lui annonçant que celui-ci veut se suicider.

Gribelin, surmontant ses scrupules, achète des lunettes bleues et se rend rue de Douai, sur un nouvel ordre d'Henry. Il fait remettre la lettre à Estherazy par le concierge, lequel revient lui annoncer qu'Estherazy accepte.

Cette réponse est transmise par Gribelin à Henry,







le nom lui-même sonnait bien, avait quel-  
que chose de clair et d'entraînant, et ce  
n'est pas peu de chose que la sonorité du  
nom dans la destinée d'un artiste. Puis,  
c'était une femme, et une femme dont la  
physionomie était particulière, tranchée.  
Enfin, avec un talent qu'on ne peut  
nier — quelques nuances qu'on apporte  
dans l'appréciation de ce talent — avec une  
énergie et une conscience exemplaires,  
elle s'était créée une spécialité, autre  
raison de réussite.

La peinture d'animaux a toute son  
histoire, très brillante, et qu'il ne serait  
pas sans intérêt d'écrire. L'animal est  
une énigme ; il offre la beauté de la vie  
en mouvement, de l'instinct au mouve-  
ment gâté par ce qui rend souvent les  
hommes si insupportables : l'éducation.  
Puis, sa couleur, sa masse, son expres-  
sion même, apportent dans la nature un  
élément perpétuel de surprise, d'amuse-  
ment, ou de méditation. Le vieux Pisan-  
ello, de qui on voit, en ce moment, de  
si intéressants dessins exposés au Lou-  
vre ; puis Albert Cuy, aux harmonies  
dorées ; puis Paul Potter, si opiniâtre-  
ment consciencieux, si solide, si honnête ;  
puis Snyder dans ses entasse-  
ments puissants ; Hondecoeter, si riche  
et si plantureux peintre ; Rubens, dans  
ses épopées affolées ; voilà quelques-uns  
des maîtres de cette littérature, et l'on  
voit qu'elle n'est point à négliger ; notre  
temps y a apporté sa contribution avec  
Géricault, Millet, Troyon, et l'on peut  
ajouter Rosa Bonheur. Nous ne parlons  
que de l'animal dans la peinture, car la  
sculpture nous apporterait des noms au  
moins aussi variés et aussi grands.

Seulement, dans cette étude spéciale  
d'un des chapitres de l'immense répé-  
toire de la nature, il est très rare — il est  
même à peu près exceptionnel — qu'une  
femme ait pris le pinceau avec autant  
d'autorité et de sûreté que Rosa Bon-  
heur.

Elle avait dépassé la soixante-dix-sep-  
tième année, étant née, en 1822, à Bor-  
deaux. Venue très jeune à Paris, elle fut  
précocement pointée dans sa vocation.  
L'on a souvent fait ressortir les côtés  
assez piquants de cette vie d'artiste,  
de jeune fille passant ses journées  
parmi les rudes animaux et les guères  
non moins rudes bergers. Son caractère  
peut se définir en deux traits : une  
contemplative et une vaillante.

En 1845 et en 1848, elle eut ses pre-  
mières récompenses. Les deux œuvres  
d'elle qui lui valurent ses plus retentis-  
sants succès — et l'on peut même dire  
celles qui sont demeurées ses œuvres  
types, sont le plus profondément restées  
dans le souvenir de la foule — furent : le  
*Labourage nivernais*, exposé encore main-  
tenant au Luxembourg, et le grand  
*Marché aux chevaux*, depuis longtemps  
parti pour l'Amérique, et qui mainte-  
nant, après avoir passé dans diverses  
collections célèbres, est au musée métro-  
politain de New-York. On n'imagine plus,  
maintenant, le succès colossal de cette  
œuvre, surtout en Angleterre. Elle rap-  
porta, rien qu'en exhibition, plus d'un  
demi-million au marchand qui s'en fit  
l'acquéreur. A la National Gallery, l'école  
française est très peu représentée, mais il  
y a une réplique de ce fameux *Marché*  
aux chevaux !

L'énumération des œuvres de Rosa  
Bonheur présenterait un intérêt médi-  
ocre, et la chronologie en serait d'ail-  
leurs malaisée à établir : on peut tou-  
tefois remarquer que le taureau ou le bœuf,  
le cheval, et le cerf, ou la biche, en sont  
les personnages favoris.

Il y a trois ans, Rosa Bonheur avait  
fait une rentrée parisienne, à la galerie  
Georges Petit, où elle exposa quatre  
grands tableaux d'une conscience tou-  
jours extrêmement minutieuse, mais  
pourtant d'un agrément de couleur  
moins que celui de certaines esquisses,  
d'ailleurs très poussées, de ces mêmes  
tableaux. Un d'entre eux montrait des  
cerfs le matin, dans la rosée ; un autre,  
des bisons massifs et plantureux.

Ce qui est, à notre gré, particulière-  
ment intéressant, et l'on peut même dire  
précieux, dans l'œuvre de Rosa Bonheur,  
ce sont ses très nombreux dessins et  
études peintes. Il y a là, vraiment, des  
morceaux qui sont d'abord d'un savoir  
et d'une fermeté remarquables ; puis, un  
sentiment profondément attentif, et on  
dirait volontiers empreint d'une tendre  
et vigoureuse sympathie pour les hum-  
bles modèles, qui ne laisse pas d'être  
touchante. De ces morceaux sans pré-  
tention, sans apprêt, il en est de fort  
bons dans les collections particulières,  
notamment dans celle de Georges Cain  
qui était lié avec le peintre d'une longue,  
étroite et respectueuse affection. Là,  
vraiment, on se sent en présence d'une  
volonté, et si parfois, dans les peintures,  
l'exécution, à force d'être travaillée, tour-  
nait à la sécheresse et la couleur à quel-  
que dureté ; dans les dessins on peut  
apprécier toutes les solidités de l'acquis,  
avec la séduction de l'impromptu. On  
peut également louer Rosa Bonheur de  
n'avoir pas cédé à la tentation, dans  
laquelle tombent facilement les natures  
vulgaires ; de n'avoir pas attribué aux  
animaux plus de sentiment qu'ils n'en  
ont, et de ne leur avoir point fait jouer  
un rôle de roman, ou de romance. On a  
dit d'elle qu'elle était le George Sand de  
la peinture, ce n'est peut-être pas très  
exact : le style de George Sand est plus  
beau, mais le sentiment de Rosa Bon-  
heur est plus simple. D'ailleurs, la vérita-  
ble éloquence des choses, c'est leur ab-  
sence d'éloquence ! Seul, La Fontaine a  
eu le privilège de les faire parler de  
façon tolérable — et il leur a attribué  
majeureusement notre propre langage.

Rosa Bonheur aura connu les charmes  
d'une existence retirée, laborieuse, na-  
turelle, et le succès, que tant d'autres  
grands artistes n'auront jamais éprouvé  
de leur vivant ; mais ce succès ne l'avait  
pas infatuée : elle était bon et simple.  
Plusieurs des membres de sa famille ont  
fait de l'art animalier, ses deux frères,  
sa sœur aînée, ses neveux.

Il serait puéril de rappeler que beau-  
coup de curiosité s'attacha au costume  
d'homme qu'elle revêtait la plupart du  
temps, pour travailler plus à l'aise ; à la  
croix de la Légion d'honneur, qu'elle re-  
çut des mains de l'impératrice Eugénie,  
etc. Tout cela est un peu partie inté-  
grante de la célébrité, mais menue mon-  
naie de la badauderie.

Rosa Bonheur s'est éteinte, sans ago-  
nie, dans la nuit de jeudi. Sa maladie n'a-  
vait duré que quatre jours et n'était  
devenue grave que mercredi.

Arsène Alexandre.

P.-S. — Les obsèques se feront lund-  
matin à Thomy. L'inhumation aura  
lieu le même jour au cimetière du Père

Lachaise, à quatre heures et demie. C'est  
là que se réuniront les amis et admira-  
teurs de la grande artiste.

## La mort de Castelar

Madrid, 26 mai.

Voici quelques détails sur les derniers mo-  
ments de Castelar et sur les honneurs funé-  
raires qui seront rendus à la dépouille mortelle  
du grand tribun espagnol.

Dans la soirée de mardi, on observa l'aug-  
mentation de la dyspnée et de la fièvre, avec  
des alternatives de grand abattement et de  
délire pendant lequel le malade murmurait :  
« Qu'on me mène à la Chambre avec les ré-  
publicains... J'ai à parler. Vous verrez quel  
discours je réserve ! » Une autre fois, enten-  
dant des chiens qui aboyaient dans la cam-  
pagne, il dit : « Maudits chiens ! Quelle mort  
annoncent-ils ? »

Vers le soir, il demanda qu'on ouvrit la fe-  
nêtre, et, quand on lui objecta que la lu-  
mière lui donnerait en plein visage, il répon-  
dit : « Peu importe ! J'ai si peu de jours à voir  
encore. »

L'APPENDICITE guérie sans opération  
par l'eau de Châtel-Guyon, source Gubler.

## NOTES D'UN PARISIEN

Le cercle Volney est dans la joie, et il a  
bien raison : les trois médailles d'honneur  
voici avant-hier au Salon ont été décernées  
à trois de ses membres, MM. Taite-  
grain, Ernest Dubois et Lecoteux. Une  
grande fête se prépare au Cercle, pour fê-  
ter ce triple succès, et il est certain qu'il  
était impossible de mieux justifier son  
titre de Cercle artistique et littéraire.

C'est au Volney, en effet, qu'est aujour-  
d'hui le « mouvement ». Il est très chic  
d'en faire partie, et cela vous donne tout  
de suite, avec un brevet de parfait club-  
man, une allure d'artiste et de lettré. Il y  
a toujours eu, à Paris, un cercle jouissant  
de cette situation enviable. C'était autre-  
fois le Cercle des Mirlitons, bien démodé  
depuis qu'il s'appelle l'Epatant. Tout est  
affaire de vogue dans la vie parisienne.  
Pourquoi l'Epatant n'a-t-il plus le renom  
qu'avaient les Mirlitons ? Comment le  
Volney a-t-il si rapidement conquis le pre-  
mier rang ?

Des succès comme ceux qu'il célèbre  
aujourd'hui suffiraient peut-être à l'expli-  
quer. Il n'est pas non plus défendu de  
penser que l'interdiction de toute poli-  
tique, une certaine modération dans ce  
vice inévitable qu'est le jeu, une tolérance  
bonne grâce à l'égard de toutes les opi-  
nions, le plus naturellement du monde, fait  
prendre au Volney la place que perdait son  
rival. Sur les motifs, d'ailleurs, on peut  
différer, mais quant au résultat, il est certain :  
c'est aujourd'hui le Volney qui a les mé-  
dailles, et l'Epatant qui a les revers. Force  
est donc à la chronique de constater im-  
partialement le déplacement d'un courant  
modain, et en quelque sorte le transfert  
d'une suprématie artistique. Les initiés  
seuls étaient fixés sur ce point ; le petit éve-  
nement qui vient de se produire met le  
public dans la confidence...

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu  
CONTRE LES MALADIES D'ESTOMAC ET L'OBESITÉ

## LE GÉNÉRAL GALLIÉNI A PARIS

Le général Galliéni est arrivé hier ma-  
tin à Paris.

Comme on avait cru que le général se  
rendrait de Marseille à Saint-Raphaël  
avant de venir dans la capitale, et comme  
ce changement d'itinéraire avait été dé-  
cidé assez inopinément, son arrivée a été  
presque imprévue, et peu nombreux  
étaient ceux qui, soit sur le quai de la  
gare de Lyon, soit aux abords de cette  
gare, attendaient le général pour le sa-  
luer.

Il y avait en tout une centaine de per-  
sonnes dans la gare. Leur attente a  
été longue, car le rapide de Marseille  
avait pris d'une heure de retard, et ce  
n'est qu'à dix heures cinq que le train  
est venu s'arrêter devant elles.

Parmi les assistants, citons : MM. Teis-  
sier, chef de cabinet du ministre des  
colonies ; Drouhet, chef du bureau militaire  
au ministère des colonies, représentant  
M. Guillaumin ; Charles-Roux, ancien dé-  
puté, président du Comité de Madagascar ;  
François Coppée, Jules Lemaitre et  
Sylvet, délégués de la Ligue de la Pa-  
trie française ; le général Niox, Antoine,  
le comte Delamarre, le baron Hulot, Mau-  
noir, Girard, délégués de la Société de  
géographie de Paris ; Marcel Monnier,  
délégué de la Société de géographie com-  
merciale, etc.

A signaler également la présence d'un  
certain nombre de simples soldats na-  
gères sous les ordres du général, qui  
étaient venus pour rendre hommage à  
leur chef.

Le général Galliéni, revêtu d'un com-  
plet gris-bleu, et la tête coiffée d'un petit  
chapeau de paille, en descendant de  
wagon, est immédiatement salué par M.  
Teissier, représentant du ministre des  
colonies, pendant que de toutes parts  
retentissent les cris de : « Vive Galliéni !  
Vive l'armée ! »

Dans le bureau des chefs de gare ad-  
jointes, le général Niox, vice-président de  
la Société de géographie, s'avance à son  
tour, et après avoir présenté au gouver-  
neur de Madagascar les membres de la  
Société, s'exprime ainsi :

Mon cher Galliéni, je ne vous ferai pas une  
harangue, mais nous avons tenu à venir vous  
saluer à votre arrivée, car vous êtes le  
bonheur de vos amis, la fierté de vos cama-  
rades et la grandeur de la France.

MM. Charles-Roux et Monnier, l'un au  
nom du Comité de Madagascar, l'autre  
au nom de la Société de géographie com-  
merciale, saluent le général Galliéni et  
l'invitent à un banquet qui sera donné  
par toutes les Sociétés coloniales et de  
géographie de Paris.

M. Charles-Roux termine ainsi son  
allocution :

Nous sommes à même de juger, mon gé-  
néral, ce que vous avez fait de grand pour  
la France. Nous serions heureux de vous ex-  
primer notre admiration dans un banquet dont  
vous voudriez bien nous fixer la date.

Le général, trop ému pour répondre,  
s'incline en signe d'assentiment et de  
remerciement.

MM. François Coppée et Jules Lemaitre  
sont ensuite présentés par le général  
Niox.

Au nom de cent mille citoyens, dit M. Cop-

pe, nous vous saluons profondément et nous  
vous prions d'accepter ce témoignage d'admi-  
ration pour votre grande œuvre patriotique à  
Madagascar.

Et M. Coppée tend au général un écri-  
en maroquin vert aux initiales dorées :  
J. G.

Des bravos unanimes éclatent. Le gé-  
néral serre les mains de MM. Coppée et  
Jules Lemaitre en disant : « Merci !  
merci ! »

L'écrin offert par M. Coppée contient  
une médaille en or, portant cette inscrip-  
tion :

SOUDAN — TONKIN — MADAGASCAR  
AU GÉNÉRAL GALLIÉNI  
« LA PATRIE FRANÇAISE »  
FRANÇOIS COPPÉE ET JULES LEMAITRE ÉTANT  
PRÉSIDENTS  
PARIS 25 MAI 1899

M. H. Mager dit ensuite quelques  
mots.

Cette petite cérémonie est terminée.  
Le général Galliéni, s'adressant à tous,  
dit ces seules paroles :

— Je vous remercie, croyez à ma re-  
connaissance.

Et il se dirige vers la sortie.

Il monte en voiture avec MM. Teissier  
et le commandant Drouhet. Les curieux  
crient : « Vive le général Galliéni ! vive  
l'armée ! » quand s'ébranle la voiture,  
qui se dirige au grand trot vers la rue  
Richemont, où le général a fait retenir  
un logement à l'hôtel du Danube.

Durant tout le parcours, aucun inci-  
dent ne s'est produit et le général a passé  
complètement inaperçu.

Dans l'après-midi, le gouverneur de  
Madagascar a été reçu par M. Guillaumin,  
ministre des colonies. Au cours de l'en-  
trevue, qui a duré une heure et demie,  
le général a exprimé au ministre toute la  
satisfaction qu'il avait éprouvée en lais-  
sant notre grande colonie africaine dans  
une situation très favorable.

Il a ensuite entretenu le ministre de la  
construction des chemins de fer à Madaga-  
scar.

Le soir M. Guillaumin a offert, au pavillon  
de Flore, un dîner en l'honneur du gé-  
néral Galliéni.

Le ministre des colonies avait à sa  
droite le général Galliéni, et à sa gauche  
M. Fallières, président du Sénat.

M. Charles Dupuy, président du Con-  
seil, était assis en face de M. Guillaumin.  
Il avait à sa droite M. Lebret, garde des  
sceaux, et à sa gauche M. Delcassé, mi-  
nistre des affaires étrangères.

M. Paul Deschanel, président de la  
Chambre, empêché au dernier moment,  
s'était fait excuser.

Les convives étaient au nombre d'une  
vingtaine environ. Nous citerons no-  
tamment : MM. Krantz, ministre de  
la guerre ; Lockroy, ministre de la  
marine ; Peytral, ministre des finan-  
ces ; Leygues, ministre de l'Instruc-  
tion publique ; Monestier, ministre des  
travaux publics ; Paul Delombre, mi-  
nistre du commerce ; Viger, ministre de  
l'Agriculture ; Jules Légrand, sous-secré-  
taire d'Etat à l'Intérieur, et Mougeot,  
sous-secrétaire d'Etat des postes et télé-  
graphes.

MM. Nogués et Lallier du Coudray,  
commissaires des colonies, les lieuten-  
ants-colonels Rogues et Liautey, qui  
ont été les collaborateurs immédiats du  
général Galliéni dans l'œuvre de coloni-  
sation à Madagascar, assistaient égale-  
ment à ce dîner.

A la fin du repas, le ministre des colonies  
a remis une médaille d'or au gé-  
néral Galliéni, au nom du gouvernement.  
Cette médaille porte sur la face la Répu-  
blique casquée de Roty, et au revers  
l'inscription suivante : « Au général Gal-  
liéni, pacificateur de Madagascar, 1890-  
1899. »

G. Davenay.

## ATTENTION A L'EAU

L'eau est le véhicule des contagions !  
Ne buvez pas n'importe quelle eau !  
Adoptez l'Eau Gazeuse Schmolz ! Vous  
vous en trouverez bien. D'abord elle est  
excellente à boire, rafraîchissante au  
possible, apéritive et digestive. Venant  
des sources, elle est filtrée et stérilisée.  
On la trouve partout et son prix minime  
la rend abordable à tous.

## LA CHAMBRE

Vendredi, 26 mai.

### L'ALGÉRIE

Cette sempiternelle interpellation  
devient horriblement fastidieuse. Les quel-  
ques vérités qu'on y pourrait, ça et là,  
recueillir finissent par être noyées dans  
un flot de contradictions où il est impos-  
sible de se reconnaître. Aussi ne faut-il  
s'attacher qu'aux grandes lignes du dé-  
bat, et, en attendant l'enquête, s'en tenir  
à ce qui le domine, c'est-à-dire ce duel  
sauvage de l'antisémitisme algérien ou  
français contre la tolérance et la civilisa-  
tion modernes.

C'était aujourd'hui le tour de M. Drumont.  
Ses amis comme ses adversaires  
l'attendaient à cet abordage de la tribune  
qui, pour les journalistes en vue, a tou-  
jours été le saut périlleux. Il l'a exécuté  
sans grande maestria, mais sans mala-  
dresse ni chute.

Il avait eu soin de limiter strictement  
son sujet à l'Algérie et même à la situa-  
tion particulière d'Alger. S'il faut l'en  
croire, on calomnie ce pays délicieux,  
cette ville charmante et hospitalière, dont  
le gouverneur général aurait dû prendre  
la défense ; mais qu'il a mieux aimé  
se poser en homme « qui vit impassible  
et seroit sur un volcan » !

Alger a bien été le théâtre de quelques  
petits troubles et même de quelques  
petits assassinats. Mais, s'en étonner,  
dans un pays où pullulent les juifs ? Au  
surplus, les passions ne demandaient  
qu'à se calmer ; elles se seraient amoi-  
sées d'elles-mêmes, comme une inoffen-  
sive soupe au lait. On n'était pas mal  
disposé pour M. Lefebvre, on voulait  
seulement voir ce qu'il avait dans le  
ventre ; mais l'arrivée de M. Lutaud a  
tout gâté !

M. Edouard Drumont. — Le grand mal-  
heur pour Alger et pour M. Lefebvre a été  
l'envoi de M. Lutaud comme préfet. Je ne  
comprends pas comment M. le président du  
Conseil, qui, d'après les quelques entretiens  
que j'ai eus avec lui, m'a paru avoir un cer-  
tain bon sens (On rit), a pu faire un choix  
pareil. Ce préfet est détesté de tous les dépar-  
tements où il a passé : la Corse, les Côtes-du-  
Nord, la Sarthe, la Haute-Garonne. Comment  
a-t-il été choisi dans les laïcs-pour-compte

administratifs ce fonctionnaire cynique et  
brutal ? (Interruption.)

M. Charles Dupuy, président du Conseil,  
ministre de l'Intérieur. S'il vous était  
agréable, je le regretterais bien vivement  
(Applaudissements sur un grand nombre de  
bancs du centre et à droite.)

M. Drumont. — Je vous remercie de votre  
sympathie pour le député d'Alger. Je ne  
connais rien à la politique. On a dit qu'il y  
avait derrière ce choix une combinaison di-  
rigée contre M. Lefebvre. Il paraît qu'il n'en  
est rien. Passons. Mais pourquoi n'a-t-on pas  
choisi un préfet jeune, intelligent, honnête ?  
Il aurait eu une belle tâche à accomplir.

Les Algériens sont vifs, ils ont la tête  
chaude, mais le cœur est bon, et en leur ten-  
dant loyalement la main, on aurait pu peut-  
être prendre leur cœur. L'arrivée de M. Lu-  
taud a été le signal d'une réaction stupide  
qui ne peut mener qu'à des fusillades que  
tout le monde serait unanime à déplorer. (In-  
terruptions.)

Les attaques contre M. Lefebvre et  
contre M. Lutaud ne lui réussissent qu'à  
demi. M. Drumont a essayé de la diversion  
habituelle ; on a deux poids et deux  
mesures, on a révoqué Max Régis pour  
quelques paroles un peu vives, tandis  
qu'on laisse tous les jours insulter nos  
généralistes et nos officiers. La Chambre  
n'a pas paru saisir très bien le rapport ;  
mais M. Drumont a insisté :

M. Drumont. — Le tort de M. Lefebvre a  
été de ne pas se souvenir des idées de sa jeu-  
nesse, de ne pas se souvenir du drapeau  
sacré, de ne pas se souvenir de l'Empire, de sa  
condamnation à un mois de prison pour  
outrages au préfet de police. Les Algériens  
se détournent de ce chef d'homme  
qui leur donnait le spectacle de ce que Guizot  
appelait le cynisme des palinodies.

Son dernier acte a été l'arrestation de Régis  
sans discours un peu vif. Comment pré-  
férer, même dans les hautes fonctions qu'il  
occupe, qu'on est au-dessus de la discussion,  
alors qu'il est permis de vomir l'outrage sur  
nos généraux ? (Très bien ! très bien ! sur di-  
vers bancs.) alors qu'il peut écrire que Mar-  
chand devrait être accueilli avec des trognons  
de choux... (Rianglesments sur un grand nom-  
bre de bancs.)

M. le président. — La Chambre entière  
proteste contre un semblable langage. (Très  
bien ! très bien !)

M. Jourde. — Vous ne devez pas mêler le  
nom du commandant Marchand à vos po-  
lémiques. (Très bien ! très bien !)

M. le président. — J'ai dit et je répète que  
la Chambre entière reprouvait de pareilles  
attaques contre les serviteurs du pays. (Ap-  
plaudissements.)

M. Drumont. — N'a-t-on pas traité le gé-  
néral Galliéni de ministre coquin, et le gé-  
néral de Boissière d'espion au service de l'Alle-  
magne ?

M. Lefebvre nous dit qu'il est le représen-  
tant du gouvernement, oui, mais quand Mar-  
chand (Nouvelles réclamations sur un grand  
nombre de bancs), quand Marchand, après  
une traversée de trois ans dans le désert,  
plantait — ne fût-ce que pour quelques heu-  
res — notre drapeau à Fachoda, il était aussi  
le représentant du gouvernement.

J'ajoute que si, sous l'Empire, M. Lefebvre  
avait été arrêté à la suite d'une mani-  
festation et qu'on lui eût mis les menottes, il  
y aurait eu un soulèvement de l'opinion  
contre cette infamie : c'est cependant ce qu'on  
a fait à Max Régis et à Jean Drauli.

C'est la partie saillante du discours de  
M. Drumont. Il s'est appliqué ensuite à  
laver la municipalité d'Alger de toutes  
les petites crasseuses qu'on lui reproche  
et qui ont obligé le gouvernement à sé-  
vir contre elle. Jamais on n'a immolé  
plus blanche brebis. On l'accuse de fanatisme,  
« mais a-t-il besoin de vous dire  
que les querelles confessionnelles n'existent  
pas en Algérie ? » Cette déclaration  
a provoqué sur tous les bancs de la  
Chambre une douce hilarité.

M. Drumont a exprimé, vers la fin de  
son discours, une idée, ou plutôt il a ris-  
qué une antithèse qui a reçu un moins  
favorable accueil :

M. Drumont. — Les membres de la Com-  
mission d'enquête pouront se rendre compte  
de ces choses quand ils iront en Algérie. Ils  
verront l'admirable spectacle de cette race  
pleine de jeunesse et de vitalité qui se con-  
stitue en Algérie en groupant autour d'elle  
toutes les forces disponibles du monde latin.  
Avons-nous intérêt à nous opposer à ce mou-  
vement ? Je ne le pense pas.

Il se sentait très favorable que la  
France fût fécondée comme autrefois, qu'elle  
enfantât assez de fils pour que l'Algérie fût  
peuplée et colonisée par des Français. Mais  
nous n'y pouvons rien. Il faut donc laisser  
venir à nous ceux qui demandent à la France  
de les adopter. Quel intérêt avons-nous à les  
repousser ?

La race anglo-saxonne triomphe à l'heure  
actuelle ; la race latine ne fait pas brillante  
figure, l'Espagne l'a vu à Cuba, nous l'avons  
vue à Fachoda. (Exclamations et bruit.)

M. le président. — Monsieur Drumont,  
vous blessez les sentiments de vos collègues.

M. Drumont. — Je constate un fait histo-  
rique. Un groupement très intéressant du monde  
latin est en train de se constituer en Algérie ;  
ce groupement ne se fait pas avec nous, il  
se fera contre nous, ces étrangers chercheront  
ailleurs un point d'appui.

L'orateur a donné à ses développe-  
ments la conclusion ordinaire de  
ses articles, il a quitté la tribune sur  
son cri de guerre : « A bas les juifs ! »  
pour lequel M. Deschanel l'a doucement  
amonesté ; et M. Lefebvre, plus animé  
que la veille, lui a répondu par une dé-  
claration d'hostilité directe et absolue :  
« M. Drumont a cru caractériser ma  
politique en affirmant qu'elle s'efforçait  
de donner satisfaction à tous les partis ;  
il y a un parti auquel je ne donnerai  
jamais la moindre satisfaction, c'est le  
sien ! »

Voilà qui est net. Il s'en est suivi,  
entre M. Viviani, M. Morinaud et M. La-  
ferrière, un petit colloque à trois, dont il  
m'a été impossible de démêler la mysté-  
rieuse signification. Y aurait-il des des-  
sous ? Je le donne tel quel :

M. Viviani. — Je désire poser une ques-  
tion à M. le gouverneur général. Il a répudié  
avec énergie les excitations de l'antisémitisme  
algérien et les exagérations auxquelles  
on s'est livré dans les réunions publiques.  
Nous sommes d'accord avec lui sur ce point.

Je lui demande s'il n'a pas involontaire-  
ment nourri les exagérations des réunions  
publiques. Par exemple, le 26 décembre, en pre-  
nant le confident M. Morinaud et en lui per-  
mettant d'aller annoncer dans une réunion  
publique que le gouvernement général s'as-  
socierait à une demande d'abrogation du  
décret Crémieux. (Applaudissements à l'ex-  
tremité gauche.)

M. le Commissaire du gouvernement. —  
M. Morinaud n'a jamais eu besoin de mon  
autorisation pour aller dans une réunion pu-  
blique. Jamais je ne lui ai donnée pour  
faire une déclaration autre que celle que j'ai  
faite devant le Conseil supérieur du gouver-  
nement, et dont j'ai donné lecture hier à la  
Chambre. (Très bien ! très bien !)

M. Morinaud. — M. Lefebvre est arrivé  
à Alger le 3 septembre 1898. Je lui ai rendu  
visite le lendemain. Nous avons discuté  
les intérêts généraux de l'Algérie.

Je lui ai demandé si lorsque les représen-  
tants de l'Algérie saisiraient le Parlement  
d'une demande d'abrogation du décret Cré-  
mieux, il donnerait un avis favorable.

M. Lefebvre m'a répondu qu'il ne lui ap-

partenait pas de saisir le Parlement de la  
question algérienne, que c'était à un mandat  
des députés algériens qu'il avait reçu. Il a  
ajouté : « Si on me demandait mon avis, je  
puis vous permettre de déclarer que je n'hé-  
siterais pas à donner un avis favorable en ce  
qui concerne l'abrogation du décret Cré-  
mieux. (Applaudissements à l'extrême gau-  
che.) »

J'ai fait la déclaration le soir même au  
meeting qui a eu lieu à Mustapha. Elle a été  
consignée dans les deux grands journaux  
d'Alger. Je ne sache pas que M. le gouver-  
neur général ait protesté. (Nouveaux applau-  
dissements sur les mêmes bancs.)

M. le commissaire du gouvernement. —  
Je réponds à M. Morinaud qu'à la date du  
28 septembre, j'ai adressé à M. le président  
du Conseil Brissot la première note qui m'é-  
tait demandée touchant les réformes qui pou-  
vaient intéresser l'Algérie. Il ne m'appartient  
pas d'en donner connaissance. Le gouverne-  
ment les fera connaître, s'il le juge à propos.  
(Très bien ! très bien ! au centre.) — Vives  
interruptions à l'extrême gauche et à droite.)

M. Viviani et M. Morinaud, qui ne  
sont pas d'accord sur le régime qui  
convient à l'Algérie, se sont mis d'accord  
pour taquiner M. Lefebvre. Ce n'est pas  
inévitable. En tous cas, le président du  
Conseil a flairé quelque piège car il n'a pas répondu.

La séance a fini sur un long discours  
de M. Firmin Faure, député d'Oran, qui  
s'est appliqué, avec une obstination voi-  
sine de l'acharnement, à réfuter par le  
menu tous les chiffres et tous les docu-  
ments apportés à la tribune par M.  
Rouanet.







to Pain de ménage, la comédie de M. Jules Renard, sera jouée par M. Tarride et Mlle Tournier.

Mlle Sidley, qui débutait hier soir à l'Opéra, a remporté un gros succès d'artiste et de jolie femme. Ce soir, elle nous a offert un début à l'Opéra, celui de la belle Chiquita, premier prix de beauté.

Demain dimanche, matinée réservée aux familles. A voir les salles superbes de Parisiana, chaque soir, on ne croirait pas que la saison touche presque à sa fin. La vogue du coquet établissement continue, grâce à son programme qui comporte, en même temps qu'une attrayante partie de concert, la brillante revue *Plus que raide*, et la décapolante bouffonnerie *La Dmolesté de chez Maxim*.

Demain, matinée avec le même spectacle.

Deux mois de représentations données devant des salles comblées n'ont pas épuisé le succès de *Liquettes-Liquettes-Liquettes*, la joyeuse revue de Hugues Delorme, au Carillon. Interprétation impeccable avec la jolie Gilberte, Philippine, Jéline et l'auteur. Brillants débuts du délicieux poète-chausson, Georges Chou, des humoristes chansonniers, le mercier et Meudrot complètent avec Mlle Richard et de Sivy un programme exceptionnel qui explique la vogue persistante du Carillon.

Hier, à la Cigale, 100<sup>e</sup> représentation de *Ohé! Vénus!* Comme d'habitude, la salle était comble; la direction qui, heureusement, avait fait amener la revue de la rue de Clichy où le public ne cesse d'affluer. Grâce à un vitrage mobile, l'aération du splendide panorama de la mer glaciale est parfaite. Quel de plus rafraîchissant d'ailleurs que le spectacle de la banquette et des icebergs peuplés par les artistes, les phoques et les autres animaux arctiques.

La chasse à l'ours et le voyage de Nansen obtiennent toujours un très vif succès.

Réussite complète pour les matinées réservées aux familles, créées par Oller, au Jardin de Paris, et qui, au lieu de deux heures, sont maintenant de quatre heures et demie. Programmes tout particulièrement composés pour la joie des enfants, et même des grandes personnes qui les accompagnent. Prix d'entrée : 1 franc.

A. Merclelin.

## PETITES NOUVELLES

Demain soir, à l'Eldorado, fête du Derby, à l'occasion du grand prix de Chantilly; l'après-midi, à deux heures, matinée populaire avec les grands succès d'actualité, *Petit Mouche*, de M. de Launay, et *Le Tour du monde*, de M. de Launay.

## La Vie Sportive

### LE TURF

#### NOTES SUR COLOMBES

Le programme n'est pas très corsé comme chevaux dans les trois premières épreuves. Les deux dernières sont plus fournies. On peut prédire dans le prix Camoulet : Romulus et Electric Light; dans le prix Chantilly : La Grosse et Toulou; dans le prix de Chantilly : Courage et Le Lait et Lamento; dans le prix d'Essai : Petit et Vaillant II; dans le prix Torrance : Estragon et Libérien.

#### COURSES A SAINT-OUEN

Il y avait pas mal de monde à cette réunion, dont les favoris étaient assez appétissants. On s'est agréablement sché au soleil qui a diminué l'acidité de nos rhumatismes gagnés la veille à Chantilly. Paco, qui était de bonne humeur, a opposé une certaine résistance à son ex-compagnon d'écurie Mathias.

Le Prix de l'Allier, 3.000 fr., 3.000 mètres, a été pour Serpenteau (4/4), M. Ed. Archéacon (F. Hall).

Météore, Daguet et Rousselle partaient devant Psalterion, Serpenteau, Petite Masque, Bellefontaine et Saldé. A la rivière Météore faisait une faute et était mis hors de course. Daguet et Serpenteau étaient les autres échelonnés.

Après les tribunes Serpenteau avait une longueur sur Daguet, il augmentait son avance entre les tournants pour l'emporter de cinq longueurs. Saldé venait à la fin enlever la troisième place à Psalterion.

Pari mutuel à 10 fr. : 150 fr. Placés : Serpenteau, 24 fr.; Daguet, 12 fr.; Saldé, 14 fr.

Serpenteau a été réclamé pour 4.666 fr. 66 par son propriétaire.

Le Prix du Morvan, 4.000 fr., 3.100 m., a été pour Bassam (4/6), M. Albert Menier (Phinn), battant Galloping Dick, M. L. Van de Poel (W. Bundy), et Fix, à M. F. Teller (L. Brown).

Galloping Dick partait devant Bassam, D'Estoc et Fix. Aux tribunes Galloping Dick et Bassam étaient ensemble devant D'Estoc et Fix à dix longueurs. En face Bassam prenait plusieurs longueurs sur Galloping Dick. D'Estoc dépassait Bassam, mais celui-ci était à la chaîne du châtelet. Bassam l'emportait de dix longueurs sur Galloping Dick. Fix troisième à un intervalle.

Pari mutuel à 10 fr. : 47 fr. 50. Placés : Bassam, 15 fr.; Galloping Dick, 16 fr. 50.

Le Prix du Nivernais, 4.000 fr., 3.400 m., a été pour Pilule (4/4), M. Ed. Archéacon (F. Hall), battant Palmier, à M. H. Petit (Ruchet), et Glamis, à M. Ed. Archéacon (F. Hall).

Palmier, Sentous, Khiva, Glamis, Pilule et Talbot partaient dans cet ordre. Avant la rivière Sentous dépassait Palmier. En face Pilule et Glamis se rapprochaient. Talbot, Sentous et Khiva étaient à l'arrière, mais celui-ci fut l'obstacle anglais. Pilule prenait l'avantage et l'emportait de dix longueurs et demie sur Palmier. Glamis troisième à une demi-longueur.

Pari mutuel à 10 fr. : 45 fr. 50. Placés : Pilule, 13 fr.; Palmier, 22 fr.

Le Prix du Cher, 3.000 fr., 2.800 m., a été pour Cor de Chasse (4/4), M. J. Boussod (Rich), battant Paco, à Mme Ricotti (J. Morand), et Irise, au baron J. Finot (Wright).

Feuilleage a mené devant Austerlitz, Estafier, Medous, Paco, Mathias, Irise et Cadeiron loin derrière. Pas de changement pendant le premier tour. Austerlitz, Medous passaient devant Mathias. Estafier, Paco, Irise et Cadeiron. En face Paco dépassait Estafier et Medous. Mathias venait au châtelet.

Pari mutuel à 10 fr. : 24 fr. 50. Placés : Cor de Chasse, 16 fr. 50; Medous, 13 fr. 50.

Le Prix Rouennais, 10.000 fr., 3.600 m., a été pour Mathias (3/4), M. J. Boussod (Rich), battant Paco, à Mme Ricotti (J. Morand), et Irise, au baron J. Finot (Wright).

Feuilleage a mené devant Austerlitz, Estafier, Medous, Paco, Mathias, Irise et Cadeiron loin derrière. Pas de changement pendant le premier tour. Austerlitz, Medous passaient devant Mathias. Estafier, Paco, Irise et Cadeiron. En face Paco dépassait Estafier et Medous. Mathias venait au châtelet.

et sautait l'obstacle anglais avec Paco. Après l'obstacle l'emportait de trois quarts de longueur. Irise troisième à six longueurs. Pari mutuel à 10 fr. : 23 fr. Placés : Mathias, 12 fr.; Paco, 15 fr.; Irise, 16 fr. 50.

### PRIX DU JOCKEY-CLUB

PARTANTS ET MONTES PROBABLES	
Holocauste.....	E. Watkins
Harcourt.....	Dodd
Perth.....	T. Lane
Chat Botté.....	W. Pratt
Pégase.....	Dodge
Leandre.....	P. French
Cognac.....	Weatherdon
Velasquez.....	Madge
Tostat.....	Barlen

### COTE DES PARIS

4/5 Holocauste	20/1 Pégase
5/2 Perth	33/1 les autres
14/1 Cognac	

### COURSES DE BADEN-BADEN

Rappel d'engagements à faire, rue Scribe, à la Société d'Encouragement, le 30 mai : Prix de l'Avenir (4.500 fr., pour 2 ans), Furstenberg Memorial (25.000 fr., pour 3 ans et au-dessus), Oos Handicap (12.500 fr., pour 3 ans et au-dessus).

Baden Prince of Wales Stakes (37.500 fr., pour 2 ans et au-dessus), Prix Kinross (12.500 fr., pour 2 ans et au-dessus), Prix Kinross (12.500 fr., pour 2 ans et au-dessus), Ancien steeple-chase de Bade (12.500 fr., pour chevaux de trois pays), Saïda steeple-chase (12.500 fr., 4 ans et au-dessus).

Robert Milton.

### VELOCIPÉDIE

#### LA COURSE BORDEAUX-PARIS

Pour la neuvième fois, les concurrents de la course Bordeaux-Paris ont été réunis à Paris, organisée par le Vélo vont se mettre en ligne ce soir, à neuf heures, pour franchir d'un seul trait les 594 kilomètres du parcours.

Quelques détails rétrospectifs ne manquent pas d'intérêt à la veille de la course. Rappelons-en donc brièvement l'histoire : en 1894, elle fut gagnée par l'anglais Mills en 26 heures 23' 57". L'année suivante, par Stéphane en 25 h 37' 30"; puis, successivement, par Cotteau, Lesna, Meyer, Arthur Linton et Rivière ex-æquo en 1896, Rivière en 1897 et en 1898.

Le meilleur temps a été celui de Rivière en 1897 en 20 h 38' 45". La moyenne des vitesses a été constamment en s'améliorant; de 21 kil. 800 à l'heure, en 1891 elle est montée à 28 kil. 666 par Rivière, et cette année elle pourra bien atteindre 30 kilomètres, grâce à l'entraînement par voitures automobiles dont profiteront les concurrents les plus en vue.

La course sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

La course Paris-Bordeaux, comme toutes les grandes épreuves d'automobiles, de route, de vélodrome et d'été, sera terminée par un punch, offert par le Comité d'organisation bordelais aux concurrents et aux exposants.

## EAU D'HOUBIGANT

QUINA-LAROCHE

VICHY - GRAND HOTEL DE ROME, depuis 8 francs par jour, tout compris.

VIN de BUGEAUD

LE ROI DES TONQUES

le seul préparé avec le Quinquina jaune royal et un Vin de qualité supérieure.

TOUTES PHARMACIES

Exiger le véritable Vin de Bugeaud. Bien se fier des Substitutions intéressées.

Petites Annonces

La Ligne... 6 francs.

Par Dix insertions ou cinquante lignes dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

OPERA. — 8 h. 0/0. — Tannhäuser.

## SALON DU FIGARO

EXPOSITION DES ŒUVRES

DE M<sup>re</sup> E. HABERT.

Ouvr de onze heures à six heures.

Correspondance personnelle

AVIS

VIOLLETTE. — Fidélité immuable. Toutes mes pensées pour vous plus que jamais.

MAP. — Soyez tantôt 5 h. 1/4 à J. tend.

Chevaux et Voitures

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

LABOURDETTE

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVIS

ADJUDICATIONS

Paris

HOTEL, av. Bois-de-Boulogne, 56, angle r. Pergolèse, 72, et Villa Said, 7711, M. A. pr. 450.000 fr.

MAISON ROYALTI. A. Adj. le 5 juin, 1 h. étude M. COURCIER, not. 2, r. de Choiseul. M. p. 50.000



